

**Le dialogue interreligieux :
une culture de l'Amitié ?**

Je tiens à remercier la Fondation Racines et Sources, et donc en particulier le Grand Rabbin Marc-Raphaël Guedj, ainsi que la Communauté Israélite de Genève pour cette très belle initiative.

L'organisation même de cette soirée où ensemble nous sommes invités à célébrer, à partager un repas et à nous stimuler intellectuellement, existentiellement et spirituellement, est un acte d'ouverture à la fois beau et bienfaisant. Merci donc du fond du cœur.

Le dialogue interreligieux : une culture de l'amitié ?

Cela fait une vingtaine d'années que je suis engagé dans le dialogue œcuménique et interreligieux, plus spécialement dans le canton de Vaud et notamment à la maison de l'Arzillier, et ma réponse aujourd'hui à cette question contient à la fois un oui et un non.

* Oui, dans l'idéal et dans la réalité, le dialogue intrareligieux –donc au sein même de sa tradition- et le dialogue interreligieux sont des terrains privilégiés où l'amitié peut s'éclorre et s'approfondir. Tout ce que j'ai pu vivre de beau dans ces dialogues a été possible quand des relations de confiance ont pu s'établir, et quand une estime réciproque a pu se construire. Cela demande du temps, parfois beaucoup de temps... mais le résultat en vaut largement l'effort.

Au fil de toutes ces années, je suis extrêmement reconnaissant pour ces différentes amitiés avec des personnes juives, musulmanes, bahaïes, hindoues, bouddhistes... pour ne citer qu'elles.

Deux exemples personnels, parmi beaucoup d'autres possibles, illustreront les bienfaits de cette amitié. C'est à cause de ces amitiés que je me suis beaucoup engagé avec d'autres responsables d'Eglises pour la reconnaissance de la Communauté israélite au niveau de la Constitution du canton de Vaud ; et ce fut une vraie joie ; c'est à cause de ces amitiés aussi qu'un jour un responsable bouddhiste m'a sollicité pour être médiateur entre sa communauté et le dalaï lama sur un conflit les concernant. Même si finalement cela ne s'est pas fait, j'ai été très touché par cette marque de confiance et d'humilité. Confiance à mon égard certes, mais surtout humilité extraordinaire que d'être

prêt à ce qu'un non bouddhiste voit ce qu'il y a de fragile, de vulnérable et de conflictuel dans sa propre tradition. Ce geste m'a beaucoup marqué car souvent je me suis demandé depuis si j'étais moi-même disposé à demander de l'aide à une personne d'une autre tradition religieuse pour contribuer à résoudre des tensions entre chrétiens. C'est une chose que d'offrir le beau visage de sa tradition à d'autres. C'est autre chose encore que d'avoir l'humilité de leur exposer ce qu'il peut y avoir de problématique voire de laid.

La vraie amitié, ce n'est pas seulement partager ses richesses et ses joies, mais c'est probablement encore plus la capacité d'exposer ses vulnérabilités et ses peines.

Oui, donc résolument oui, le dialogue interreligieux peut être le lieu où l'amitié se cultive.

Pourquoi alors ma réponse à la question posée comporte-t-elle un oui et un non ?

* Le général de Gaulle disait : « Il n'y a pas d'alliances, il n'y a que des intérêts ».

Il était sur le terrain politique me direz-vous peut-être. Quel lien avec les relations interreligieuses ?

Si nous regardons la liste des intervenants de ce soir, chacun de nos prénoms et de nos noms –sauf peut-être pour Monsieur Marejko- est entouré de titres ou de qualificatifs qui disent une appartenance à une institution et à une tradition.

Si je suis invité ici ce soir, ce n'est pas parce que je suis l'individu Shafique, plus ou moins capable d'amitié, mais c'est aussi parce que je suis pasteur et professeur, donc reconnu -plus ou moins reconnu- par une tradition et une institution. Et cela est vrai pour la plupart d'entre nous. Il y a donc une tension entre la personne unique qu'est chacun d'entre nous et nos multiples appartenances, plus ou moins libres, plus ou moins bien assumées, à des traditions qui ont une longue histoire.

Et cette longue histoire est surtout, il faut bien le reconnaître, une longue histoire d'*inimitiés*. Dans chacune de nos traditions religieuses, il y a de magnifiques textes d'ouverture, mais aussi des textes très durs qui protègent l'identité de la communauté contre un rayonnement ou une agression possible d'autres traditions religieuses.

Dans le Nouveau Testament il est un texte particulièrement dur de l'apôtre Paul qui affirme que les Juifs ont « tué le Seigneur Jésus et les prophètes », qu'ils « ne plaisent pas à Dieu et sont ennemis de tous

les hommes » (1 Thessaloniens 2/15ss). Il est vrai, Paul lui-même était un juif qui aimait passionnément son peuple et qui a aussi écrit : « J'ai au cœur une grande tristesse et une douleur incessante. Oui je souhaiterais être anathème, être moi-même séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair, eux qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses et les pères, eux enfin de qui, selon la chair est issu le Christ qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement » (Romains 9/3-5). Paul était prêt à perdre son trésor le plus cher, le Christ lui-même, si cela pouvait être utile à son peuple qu'il aimait tant. Les innombrables générations de théologiens qui lui ont succédé n'avaient plus cet amour, mais ils ont conservé et amplifié la dureté du premier texte. Et l'attitude des Eglises chrétiennes à l'égard des juifs a été pour l'essentiel une attitude de domination, de mépris, de persécution, voire d'extermination¹.

Une des raisons pour lesquelles je me suis engagé dans le dialogue interreligieux, ce fut précisément la prise de conscience de cette horreur dont tant de responsables chrétiens ont été les acteurs. Avec l'espoir que cela ne se reproduise plus jamais.

¹ Parmi de nombreux ouvrages, cf. l'anthologie de F. Lovsky, *L'antisémitisme chrétien*, Paris, Cerf, 1970.

Quand un juif rencontre Shafique Keshavjee, il ne rencontre pas d'abord Shafique Keshavjee qui par ailleurs n'est pour rien dans tous ces massacres. Il rencontre un « pasteur » et un « professeur de théologie » appartenant à une Eglise chrétienne qui a été capable de tant d'horreurs. Que signifie alors devenir « ami » ? C'est très complexe ! Chaque communauté défend d'abord ses intérêts ; et cela est compréhensible et légitime. Pour le responsable d'une communauté, sa tâche première est de veiller à la survie, au bien-être et au rayonnement de celle-ci. Sinon il ne serait pas un vrai « responsable ». La rencontre interreligieuse entre responsables de communautés est donc d'abord intéressée. Et il m'a fallu du temps pour comprendre que souvent dans le dialogue j'étais utilisé et qu'inconsciemment –et parfois consciemment- il m'arrivait d'utiliser les autres. Nous venons dans le dialogue avec des intérêts plus ou moins cachés, plus ou moins louables : protéger sa communauté, accéder à des reconnaissances politiques ou médiatiques, vouloir montrer que l'on est ouvert, partager ses trésors, convaincre peut-être l'autre de la supériorité de sa Révélation, de sa plus grande pureté, beauté ou efficacité salvifique et libératrice. Bien sûr dans le dialogue, il y a aussi le désir d'apprendre des autres,

de se laisser enrichir, de grandir et de cheminer ensemble. Voire de devenir amis.

En ce qui me concerne, il m'apparaît que le dialogue interreligieux est le plus souvent un espace intéressé où dans l'idéal des inimitiés peuvent être surmontées.

Comment dès lors surmonter ces inimitiés historiques qui jusqu'à aujourd'hui polluent nos relations ? Telle est pour moi la question centrale.

Faute de temps, je mentionnerai rapidement trois pistes :

1. La première consiste à reconnaître que nos histoires sont marquées par des inimitiés justifiées jusque dans nos textes fondateurs, voire liturgiques. Et que les ayant remis dans leur contexte, à défaut de pouvoir les supprimer, il nous appartient de nous en distancer très clairement. J'ai mentionné des textes problématiques dans la tradition chrétienne ; mais ceux-ci sont aussi présents dans la tradition juive –je pense à certains passages du Talmud à l'égard des chrétiens² voire à la « Bénédiction contre les hérétiques » (Birkat ha-minim)³- et ces textes sont présents bien sûr dans la

² Cf. l'ouvrage de R. Travers Herford, *Christianity in Talmud and Midrash*, Oregon, Wipf and Stock Publishers, 2003 (1903). Je ne suis pas assez connaisseur pour percevoir la valeur de cet ouvrage. David Flusser le cite positivement dans son livre *Jésus*, Paris-Tel Aviv, Editions de l'Eclat, 2005, p.25.

³ Voir par exemple l'article Birkat ha-minim in *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Robert Laffont, 1996.

tradition musulmane où une mauvaise traduction d'un passage du Coran dit clairement : « O croyants ! ne prenez point pour amis les juifs et les chrétiens ; ils sont amis les uns des autres. Celui qui les prendra pour amis finira par leur ressembler, et Dieu ne sera pas le guide des pervers » (Coran 5/56, traduction de Kasimirski). Je dis mauvaise car d'autres traductions - et la mise en contexte du passage- peuvent l'éclairer tout autrement⁴.

Pour qu'une amitié devienne possible, selon moi, il est fondamental que le partenaire de dialogue prenne explicitement et clairement distance à l'égard de ce qui dans ses textes et dans l'histoire de sa tradition peut justifier l'inimitié, le mépris et la domination de l'autre. Sans quoi il subsistera toujours une méfiance. Nous ne sommes plus des ignorants, nous lisons nos textes sacrés respectifs, nous avons accès aux différentes prises de position théologiques contradictoires au sein de nos traditions, nous connaissons l'histoire et nous savons ce qui se passe dans de multiples parties du monde. L'amitié implique une confiance. Or il est impossible de faire confiance à quelqu'un qui ne reconnaîtrait pas les

⁴ La traduction de Denise Masson est déjà plus ouverte : « O vous qui croyez ! Ne prenez pas pour amis ceux qui considèrent votre religion comme un sujet de raillerie et de jeu parmi ceux auxquels le Livre a été donné avant vous et parmi les impies. Craignez Dieu ! Si vous êtes croyants ! » (Coran 5/57), Gallimard, 1967.

violences passées ou présentes que sa tradition véhicule.

2. La deuxième piste, après avoir osé regarder nos laideurs, consiste à approfondir ce qu'il y a de plus beau dans nos traditions respectives.

L'expérience d'Abraham, appelé ami de Dieu dans les trois traditions juive, chrétienne et musulmane en est une piste⁵. Mais le dialogue interreligieux ne se limite pas à ces trois traditions monothéistes. Pour mentionner une tradition absente de la rencontre d'aujourd'hui, je citerai ce très beau « Psaume » de Toukârâm, pèlerin hindou du XVII^{ème} siècle qui a expérimenté Dieu comme « Ami des sans amis, fleuve de grâce qui brise nos entraves et notre mort »⁶.

Approfondir une expérience d'amitié avec Dieu, qui probablement par excellence est l'Ami de nos amis et l'Ami de nos ennemis est peut-être la voie royale pour développer une amitié qui résiste aux inimitiés, celles qui surgissent inévitablement dans le dialogue interreligieux.

⁵ Esaïe 41/8 ; Jacques 2/23 ; Coran 4/124.

⁶ Toukârâm, *Psaumes du pèlerin*, Gallimard 1956, p.65.

3. La troisième piste consiste à nous nourrir des expériences positives qui ont eu lieu dans le passé ou qui ont lieu dans d'autres parties du monde.

Je finirai donc en citant cette très belle histoire –est-ce un conte ou une légende ?- peu importe finalement, qui raconte la rencontre entre Rachi et un moine chrétien⁷.

Je conclus.

Le dialogue interreligieux : une culture de l'amitié ?

Il y a le oui et le non.

Le *non*, car nos traditions et nos relations sont pétries d'intérêts cachés et d'inimitiés profondes. Trop souvent le dialogue interreligieux devient un lieu poli de gestion d'intérêts contradictoires. Y ajouter le mot « amitié » ne fait que vider ce mot de sa substance.

Le *oui*, car ces intérêts peuvent être reconnus et ces inimitiés peuvent être surmontées. Le dialogue interreligieux est alors un lieu d'une richesse interpersonnelle extraordinaire où se construit une belle et profonde amitié.

Dans la dialectique du non et du oui, le réaliste en moi voit la prédominance du non, mais l'homme de foi continue de croire et d'espérer en la victoire du oui.

⁷ A. Weil, *Contes et légendes d'Israël*, Paris, Fernand Nathan, 1933, pp.99-102.